

# LE POILU

## tel qu'il parle

Nous allons célébrer la Journée du Poilu. Voilà six mois qu'ici je la demandais. Ceccaldi et quelques parlementaires y pensaient de leur côté, et se sont chargés de l'organiser entre eux. Ils veulent constituer un trésor, afin de donner aux soldats qui n'ont pas de famille ou dont la famille est malheureuse le moyen de profiter de leurs permissions. Idée juste et généreuse que le public accueille de tout son cœur.

Voilà de ce fait le mot « Poilu » installé sur tous nos murs en grands caractères, presque officiellement. J'ai dit, l'autre jour, que je trouvais quelque chose de déplaisant à cette consécration d'un mot qui ne me semble pas respecter assez ceux qu'il désigne. Poilu ! le vocable a quelque chose d'animal. C'est vrai que j'avais demandé : « A quand une Journée du Poilu ? » mais ce qu'un écrivain peut se permettre dans une conversation familière avec ses lecteurs n'est plus de même convenance si c'est le Parlement qui l'emploie. Pour une solennité, le mot manque de dignité ; il respire une jovialité qui est peu de saison et nous entraîne trop du côté de la farce... Le pittoresque est-il donc indispensable ? Pourquoi pas, tout simplement, la Journée du Combattant, ou, comme me disait Gyp, la Journée du Soldat ?

« Mais non, me dit un sage correspondant, je ne vous suis pas dans vos scrupules. Le mot de poilu a rompu ses liens étymologiques autant que celui de soldat. Un poilu a sans doute du poil, autant que le soldat reçoit une solde, mais des harmoniques supplémentaires donnent la note fondamentale. Le « combattant » a, comme tous les mots qui gardent leur figure de participe présent, quelque chose de pas définitif : un mourant, un mendiant, un protestant... Poilu a je ne sais quoi d'hirsute, sans doute, mais aussi de solide et de fort. Je vous assure qu'en avril, au poste de commandement d'où nous observions le déclanchement des braves gens qui partaient à l'assaut, blocs de boue transformés soudain en guerriers, il n'y avait pas d'autre mot pour venir sur nos lèvres, au commandant R... et à moi : « Il faut une fête du Poilu, Barrès devrait s'y atteler. »

J'écoute, mais je ne me rends pas. Dans l'action même, *poilu* est admirable de spontanéité, de vérité farouche. Il est juste, hardi, fait image et l'on serait bien chétif de s'offusquer. Mais sur de grandes affiches officielles et froides, pour annoncer une fête nationale, pour grouper des jeunes filles qui quêteront le passant, ces deux syllabes nues ne sonnent pas à l'unisson avec nos pensées d'amitié et de respect...

Tout ceci d'ailleurs est d'importance secondaire et l'on m'excusera de céder aux manies d'un écrivain habitué par sa profession à peser, faire sonner et vérifier les mots, sur sa table de travail, un peu plus qu'il n'est raisonnable. L'essentiel est que Ceccaldi et ses amis remplissent la caisse de nos permissionnaires les moins favorisés. Et puis « *poilu* » ne peut plus ne pas être. Le mot est créé. Au début, plaisait-il tant que cela à l'armée ? J'en doute. Mais c'est d'elle qu'il nous vient, et nous recueillons avec la plus amicale curiosité tout ce qui se forme spontanément dans son esprit, tout ce qui redéclat dans sa misère et sa vaillance.

Un aimable correspondant m'envoie un petit essai plein d'esprit sur le langage que ses amis et lui parlent au fond des tranchées. C'est imagé, très riche en pseudonymes ; cela rappelle par la couleur et la crudité le vieux français ; c'est jailli de la source vive. Puisque la *Journée du Poilu* nous en donne l'occasion, et que M. Henry Solus (à l'armée, un caporal ; dans le civil, un docteur en droit, lauréat de la Faculté) m'en prête la science, voulez-vous que je vous présente le poilu tel qu'il parle ?

Le poilu est un homme. Mais vous l'entendez rarement parler de sa figure. Son visage, le plus souvent recouvert de barbe (d'où son nom), prend une appellation animale peu honorable, qui est d'ailleurs commune à l'ensemble de la figure et à la bouche en particulier... Vous comprenez ! L'expression revient à tout propos et sonne rude et bien. On dit : *Prendre un obus sur le coin* (je me demande où il se trouve) *de la g...*, comme aussi : *en pleine poire, dans le portrait* ! En tout ceci, c'est de la figure qu'il s'agit.

Vous savez que la tête ou *trognon* se coiffe d'un képi, dit *kébrock*, *pot de fleurs*.

Le buste du poilu, la partie de son corps qui contient l'estomac et les entrailles, qui est par conséquent le réceptacle de la nourriture, se nomme pour ce motif : *coffre, bide, buffet, lampe*. Rien ne fait plaisir comme de *s'en f...lanquer plein la lampe*.

Le poilu met ses jambes, *ses quilles, ses pattes, ses harpons, son compas*, dans un objet appelé par certains pantalons, mais par lui : *falzar, frandar, froc, fourreau, grim pant*. On voit le geste de l'homme qui s'habille...

A ses pieds, *panards, ripatons*, il enfle des *godillots* ou, si vous préférez, des *godasses, des grôles, des croque-nots, des ribbouis, des péniches* (le pied du soldat est généralement mignon), *des chaussettes à clous, des pompes* (à l'usage de l'eau des tranchées probablement).

Tout le monde connaît *Azor, le sac; Mlle Lebel, le fusil, et Rosalie, la baïonnette, trois fidèles amis du trou-fion*.

Le temps où le poilu se couchait dans un lit, appelé *pajot* ou *plumard*, en raison sans doute de l'absence de plumes dans la literie, est maintenant passé. Il dort (quand il dort, et alors *il pionce, il roupille, il en écrase*) sur la terre, heureux d'avoir de temps en temps un peu de paille en guise de drap ou de *sac à viande*. Au repos, en arrière, il trouve quelquefois un lit : quelle joie, quelle *nouba*, quelle *foire* !

Mais la chose est rare depuis que le poilu habite la tranchée et *ses gourbis, ses cagnas, ses calebasses*.

Sa grande préoccupation est alors de *défendre sa peau*. Car il reçoit des visites peu agréables : *les gros noirs, les marmites, les wagons-lits, les trains de wagons-lit*, s'il y en a plusieurs, *le métro...* Que sais-je encore ? C'est alors que retentissent les : « *Planquez-vous !* » Les poilus s'aplatissent sur le sol sans s'émouvoir : *faut pas s'en faire ! A quoi bon avoir les foies blancs, verts ou tricolores*, en d'autres termes, avoir peur ? On n'est pas une *bleussaille* !

Et quand résonne l'éclatement formidable du 105 ou du 210, le poilu apprécie d'un air amusé : « *C'est un pépère... un maous... un pépère-maous !* » De petits bourdonnements se font entendre : ce sont les éclats nommés *mouches à miel, abeilles* (ces qualificatifs étant d'ailleurs communs aux balles) qui, heurtant un obstacle, cessent brusquement leur ronronnement.

Aussi, on est brave ; *on en a dans le ventre* ; on est blessé, *attigé, amoché* ; on meurt, cela s'appelle *être occis, clamecé, claboté, boussillé, zigouillé*. Il en tombe beaucoup, surtout à la charge à la baïonnette, quand *on va à la fourchette*.

Notez enfin un autre petit inconvénient de la vie des tranchées. Ces *cochons de Boches* ont amené avec eux, laissés en liberté, une multitude d'insectes parasites, parmi lesquels on doit signaler, en raison de leur nombre et de leur universelle renommée, les poux, *totos* ou *gos* petites bêtes blanches aux pattes agiles, appelées aussi pour ce motif *mies de pain mécaniques...* Et je vous assure que, pour s'en débarrasser, on a bien de la peine : *quel boulot* !

Ce sont là les ennuis d'un *métier* qui réserve, par contre, d'agréables moments.

*La soupe*, par exemple !... Il faut avoir vécu au front pour être capable de comprendre l'enthousiasme de l'accueil fait à l'homme sale et grasseyé que la guerre a révélé cuisinier. : « *Ah ! te v'là, t'cuistot ! Eh bien ! ça va à la cuistance ? Dis donc, vieux ; qu'est-ce tu nous apportes à becqueter ?* »



Le cuisinier, fonce en main, procède alors à la distribution. Chacun tend sa *galetoise*, lisez gamelle, et reçoit sa portion de *rata* : *bidoche* ou *barbaque* cuite avec *patates*, *faillots* ou riz. Avec cela un *quart de boule* (pain ou *bricheton*), et de temps en temps un morceau de *frometon* ou *fromgi* (fromage).

Seulement, il arrive parfois que pour divers motifs, la soupe ne vient pas : attaques, changements imprévus de secteur, culbute du cuisinier et de sa *becquetance* sous la rafale des obus. Philosophiquement, en s'accrochant d'un geste des mains qui esquissent un nœud imaginaire sur le ventre, le poilu se met la *tringle* ou la *corde*, serre un *cran* à la *ceinture* ; où, par antithèse, il se *bombe*. Et il le fait sans trop se plaindre — *rous-péter* ou *rouscailler* — se réservant d'ailleurs de se *tasser* une *boîte de singe*.

Mais quelle n'est pas sa joie lorsqu'il peut se rassasier à son aise, se *taper* la *tête* ou la *cloche*, s'en mettre plein le *col*, plein le *cornet* !

Le comble du bien-être est atteint quand paraît le vin, le *pinard* tant désiré. On ne l'a plus, comme autrefois, en litre, en *kil* ; on en touche — et encore !... — un quart. Sinon, au cas où le *pinard* a fait le *mur*, on se contente d'eau dite *flotte* ou *lance*. Puis vient le traditionnel *jus*, dont on ne se passerait pas pour un empire. De temps en temps enfin, on distribue de l'eau-de-vie : la *goutte*, la *gniole*, le *criq*, le *j'te connais bien*. Mais, généralement, le poilu voit là un signe avant-coureur d'une attaque. Alors, malgré le plaisir de l'absorption, il trouve que « ça la f...êche mal ! » Il eût préféré déguster en paix, que diable !

Ce plaisir de la soupe s'adresse à ce qu'Aristote appellerait l'âme inférieure. Il en est un autre d'une essence supérieure : celui de recevoir des lettres. Les *babillardes* sont toujours bien venues : celles des parents, des *vieux* ; des frères et sœurs, *frangins* et *frangines* ; des amis, des copains, des *connaissances* restées au pays ; des parrains et marraines de guerre. Souvent aussi on y trouve de quoi garnir son porte-monnaie. Les yeux du poilu, ses *mirettes*, s'illuminent lorsqu'il voit son *morling* se remplir de *ronds*, de *balles*, de *tunes*. Bien heureux ceux qui ont du *pognon*, du *pèse* !

La guerre a eu le magnifique résultat de créer entre les combattants, dans la tranchée, des liens d'amitié et de fraternité qui se traduisent de préférence par les qualificatifs : *mon vieux* (même s'il est de la classe 17), *mon pot*. Le *potEAU* est celui sur lequel on s'appuie, en qui on a pleine confiance. C'est le copain préféré, le *bon zig*, le *chic type*. On est heureux de le retrouver. Quant on le voit, on lui *saute su'l paletot* (bien qu'il n'en porte plus depuis plus d'un an), on lui *bondit su' l'poil* (ce qui est plus conforme à la réalité), on l'*agraffe* (vous apercevez dans ce terme le mouvement des atomes crochus dont parlait Lucrèce). Depuis les secours sur le champ de bataille jusqu'aux menus services de tous les jours, le *potEAU* est toujours prêt à obliger son copain. Il cherche, en *douce* : sans bruit, en secret, à lui éviter des histoires. Il l'empêchera de se *taire poisser*, *pi-per*, *gaffer* par un chef,

d'*avoir des embêtements*, de *tomber sur un os*, sur un *dur*, sur un *manche*, sur un *bec de gaz*. Il lui conseillera de ne point *faire le zouave* ou le *mariolle*, ce qui signifie *faire sottement le fanfaron*.

Pour passer le temps et entre deux parties de cartes, les poilus causent avec plaisir de leurs prouesses. Avec force détails et déplacements de képi sur la tête, ils racontent les aventures qui leur sont arrivées depuis le jour où ils ont quitté le dépôt — ce qui se dit : *En jouer un air*, *mettre les voiles*, les *bâtons*, les *bouts de bois* (simple façon de parler !), — jusque et y compris leur arrivée à l'*hosto* (l'hôpital). Que pas un ne s'avise alors d'exagérer, de *bourrer le crâne*, d'en *lanquer plein la vue* aux autres, d'en *faire un plat* ou une *tartine*. — « Ça n'a rien à faire ! » lui répond-on. « Tu vas un peu fort, tu charries, tu attiges ! » (car tout le monde se tutoie maintenant). Mais ce peut être de bonne foi que l'auteur du récit se trompe ; le copain rectifie alors : « Non, vieux, tu te gourres ! »

N'allez pas croire surtout que les poilus sont toujours d'accord. Leurs discussions sont quelquefois violentes. Il leur sort de ce que vous appelez bouche des expressions qui brûleraient ce papier si je les y transcrivais... En voici une tout au moins convenable et curieuse : *volaille* ! en accentuant sur les voyelles des deux premières syllabes, ce qui donne à l'épithète une expression de dégoût, de haine... Quant au mépris, rien ne l'exprime mieux que : *sale embusqué*, *genou creux* !

Sachez en outre que le poilu agacé et importuné vous envoie promener sans scrupules en lançant la main droite par dessus l'épaule et en disant, après un petit sifflement : « A la gare ! » traduisez : Laissez-moi la paix, c'est inutile d'insister, vous perdez votre temps. Et d'autres fois, il vous déclarera sans sourcilier : « J'en ai marre », j'en ai assez.

Apprenez enfin que Cambronne est très admiré et plagié dans certaine de ses expressions historiques. Son mot célèbre retentit à tout propos, dans les moments tragiques comme dans les circonstances les plus comiques. Selon l'intonation de la voix, il exprime la joie, la surprise, l'ennui, la tristesse, la colère. Il entre surtout dans la composition d'une locution célèbre, très goûtée du poilu, ayant un synonyme que je puis seul vous livrer : *débrouillard*.

... Voilà ce que me raconte le caporal Solus. Je le remercie, au nom de mes lecteurs, pour sa curieuse communication. C'est une feuille de l'herbier des tranchées qu'il nous envoie là. Il a cueilli sur tige des mots qu'on ne reverra plus aux printemps prochains, des mots nés d'un caprice, d'une misère, d'une minute de vaillante gaieté, et qui passent de bouche en bouche sans jamais se fixer. Tout au plus si parfois une main engourdie les trace au charbon sur les planches pluvieuses d'un baraquement provisoire. Le plus grand nombre s'évaporeront le jour où nos soldats reprendront leurs vêtements et leur langage civils, le jour où le jeune caporal Solus revêtira, au barreau de Paris, sa robe d'avocat stagiaire. Dans ce temps même, ils ne cessent pas de se transformer. Certains sombrent, d'autres émergent. Il s'agit pour eux de peindre une réalité si mouvante ! J'ai dans l'idée que le mot *poilu*, lui-même, est au bout de sa course. Il rendait admirablement les dehors du soldat des tranchées, mais celui-ci, vous savez comme il est à cette heure ? Le casque en tête, des lunettes d'automobiliste sur les yeux et trois tampons en baïllon sur la bouche, la musette remplie de grenades à main, quelques appareils respiratoires pendus à ses trouses, c'est une curiosité zoologique inouïe que le poilu du front, à la fin de 1915 ; c'est un nouveau-né dans cette vie d'héroïsme ; il va se rebaptiser.

MAURICE BARRÉS,  
de l'Académie française.